

LES LETTRES DE KATHERINE MANSFIELD

Quand vous achevez de lire les lettres de Katherine Mansfield, vous vous dites : Comme j'aimerais l'avoir connue ! Quand vous aviez autrefois terminé le journal de Marie Barskirtseff, vous aviez éprouvé un sentiment analogue. Cette jolie petite russe se faisait aimer par ses qualités d'enfant prodige, la poétique blancheur de laquelle elle s'enveloppait, son ardeur au travail, sa soif de gloire, et sa plus grande soif de bonheur. Vous l'aimiez encore pour ses caprices, son orgueil, sa conviction d'être quelqu'un, cette ambition que son intelligence extraordinaire justifiait, de vouloir laisser une œuvre, un nom inoubliable. Elle vous semblait bien ici et là un peu enfantine de prétention ; mais il suffisait de vous ressouvenir de vos idées de vingt ans, pour l'en excuser... Et Marie Barskirtseff est morte à vingt-quatre ans, en pleine formation. Son âge et la drôle d'éducation qu'elle avait reçue, suffisaient amplement à lui faire pardonner ses erreurs et ses singularités.

Katherine Mansfield a dix ans de plus lorsqu'elle meurt. Elle s'éteint à 34 ans. La même maladie l'emporte, la triste et invincible tuberculose. Marie Barskirtseff débordait de sentiments passionnés. Katherine est d'une personnalité plus douce. Aucun orgueil, chez elle. Ce qui était chez la petite russe amour de la gloire est chez Katherine pur amour du travail, de l'écriture. Pour elle, écrire est la chose vitale, la seule raison de son existence, le seul but, puisqu'elle n'est pas croyante. Elle n'a foi qu'en son art. Elle lui subordonne tout, et même si elle le voulait, elle ne pourrait pas être autrement, parce qu'il la tient avec une force transcendante. Et c'est dans ses lettres que l'on détermine le mieux le primordial de cette force ; l'unique souci, l'unique et tenace désir d'écrire se marque à chaque page ; si, malade, elle craint de mourir, c'est encore à cause de son travail. Voici un passage d'une lettre qui le révèle :

C'est infernal d'aimer la vie comme je l'aime. Il me semble que je l'aime de plus en plus au lieu de l'aimer moins. Je ne puis m'y habituer, — elle m'émerveille toujours. J'espère pouvoir m'y maintenir assez longtemps pour faire vraiment du bon travail. J'en ai assez de ces gens qui meurent alors qu'ils promettaient tant. On n'a pas la moindre envie de se joindre à cette foule. Aussi, vais-je continuer à laper des œufs et de la crème...

Deux ans après, elle était morte.

Le préfacier de cette traduction des lettres de Katherine Mansfield assure que le volume plaira surtout aux romanciers, qu'il sera, pour eux surtout, enrichissement. En effet, Katherine parle sans cesse de ses procédés de composition, de l'importance de la réalité à transposer dans son œuvre. Elle est toujours prise par la nouvelle en train de naître, obsédée par l'inspiration, préoccupée de n'en être distraite par rien. Et elle dira quelque part :

De qui est-ce la faute si nous sommes trop isolés, si nous n'avons pas de vie véritable, si nous avons l'impression que tout ce qui n'est pas écrire et lire est une perte de temps ?

Et ailleurs, elle écrit encore :

Plus je vis et plus je suis persuadée que c'est dans le travail seul qu'on trouve sa force et son salut. Et une joie suprême qui vous fait louer la vie à chaque minute.

Partageant avec elle ce souci, j'aime Katherine Mansfield avec plus d'ardeur sans doute que je ne pourrai vous la faire aimer.

On en parle beaucoup depuis deux ou trois ans. Il y a sept ou huit ans, une amie m'avait apporté d'Angleterre ses lettres et son journal, qui venaient de paraître. Je m'y plongeai comme dans un bain de délices. C'était au printemps. Un désir d'évasion était dans l'air. Je souhaitais violemment partir pour la campagne, pour la Gaspésie. Mais rien n'était décidé. Or Katherine Mansfield m'entraînait à sa suite au bord de la mer, où elle vivait dans le sud de la France. Et pas un matin, elle n'oubliait de me décrire le temps bleu et or qu'il faisait. Elle me disait :

L'air, aujourd'hui, est comme de la soie et le monde paraît lustré comme une aile d'oiseau. Tout est paisible, sauf le jardi-

nier et sa bêche ; tout est douillet comme de la jolie laine. Hier, je suis allée jusqu'à Sanary, dans la baie voisine, par la route qui suit l'avenue des Palmiers.

Je voudrais que vous ayez été là pour voir cette baie. Il y a aussi une longue grève, de l'autre côté de la route, des champs de jonquilles en fleurs. Deux femmes les cueillaient, l'une en gris, l'autre en jaune, coiffées de chapeaux de paille noire. Comme je passais, elles se sont redressées en soulevant leurs grosses bottes penchées à la hauteur de leurs yeux, afin de voir qui s'avavançait. . . Il y a aussi une toute petite villa, avec une véranda et un jardinet. Elle ne peut avoir plus de deux pièces. Elle donne juste sur la baie et le large. Par derrière s'élève un vieux rocher couvert de bruyère rose et de romarin. A l'entrée, un écriteau porte : « A louer. » J'avoue que je suis restée un long moment appuyée contre la barrière, à rêver. . . Je rentrais le soir à la maison avec du bois à brûler, la lampe était sur la table ronde, le pot de fleurs sauvages sur la cheminée. Je m'asseyais sur la véranda dans un fauteuil de toile après dîner et je fumais en écoutant la mer immobile.

Et à la vue de ces petits tableaux qu'elle brossait, mon désir de partir, de revoir la mer augmentait, et mon exaltation croissait.

Ou parfois encore, elle quittait le sud de la France et passait à Paris. Et alors, elle réveillait en moi une autre nostalgie, revoir le Louvre, la Seine, errer rue de Rivoli, sur les quais. Elle écrivait par exemple :

Je suis allée me promener aujourd'hui jusqu'au jardin, derrière Notre-Dame. Les arbres blancs et roses, tout en fleurs, étaient si ravissants que je me suis assise sur un banc. Au milieu du jardin il y a une pelouse et un bassin de marbre. Les moineaux, en se baignant, faisaient de ce bassin une fontaine et les pigeons marchaient sur le gazon velouté en lissant leurs plumes. Chaque banc, chaque chaise étaient occupés par une mère, une nourrice, un grand-père ; des bébés branlants, armés de pelles et de seaux, faisaient des pâtés, emplissaient leurs seaux des fleurs tombées des marronniers, ou bien lançaient les casquettes des grands-pères sur la pelouse qui leur était interdite. Puis, une nourrice chinoise est arrivée en traînant deux bébés. Oh ! quelle amusante petite bonne femme c'était, avec son pantalon vert, sa tunique noire, et un minuscule turban fixé sur sa tête ! Elle s'est assise pour reprendre et s'est mise à jacasser comme un oiseau, sans arrêt, en clignant de l'œil aux enfants et en plantant son aiguille à reprendre dans son turban.

Mais quand j'eus contemplé tout cela un long moment, je me suis aperçue que j'étais dans un rêve. Pourquoi n'ai-je pas un vrai « home », — une vie réelle, — pourquoi n'ai-je pas une nourrice chinoise en pantalon vert et deux bébés qui courent à moi

et se pendent à mes genoux ? Je ne suis plus une jeune fille, je suis une femme, je désire des choses. Les aurais-je jamais ?

Hélas, elle ne les aura pas. Elle commençait alors, en 1915, une vie qu'elle allait continuer jusqu'à sa mort, en janvier 1923. Huit années donc, elle va se traîner d'hôtel en hôtel, de villa en villa, de Bandol à un petit coin d'Italie, de l'Italie à Menton, de Menton en Suisse. Et elle écrivait à une amie :

Oh ! que je hais les hôtels ! Je sais que je mourrai dans l'un d'eux. Je serai devant un dessus de table au crochet, je ramasserai une longue épingle-neige oubliée par la dame précédente, et je mourrai de dégoût. C'est vraiment drôle, aimer comme moi, aimer passionnément les belles chambres, les beaux meubles, les couleurs, le calme, et errer éternellement dans des chambres tendues d'un papier orné d'oiseaux ou de chrysanthèmes dans des urnes garnies de flots de ruban, dans des chambres avec des meubles de chêne fumé et des rideaux de guipure — et cette clarté brutale des fenêtres, ce vide horrible qui atteint tout, ce sentiment qu'on ne peut cacher nulle part.

Entre ces diverses stations, Katherine Mansfield revient passer quelques mois en Angleterre avec son mari, Middleton Murry, mais comme leurs finances sont précaires, elle n'a pas non plus de véritable foyer. Et elle n'aime pas l'Angleterre. Elle n'en peut souffrir le genre, la froideur. Elle décrit un jour Londres avec un pittoresque révélateur :

Londres a ressemblé, ces derniers temps, à une grande bassine pleine de la meilleure des soupes de pois. Par la fenêtre de l'atelier, on aperçoit une espèce de mixture épaisse et verte où un arbre flotte comme une botte de fourrage. Il n'y a pas un souffle de vent, mais si vous sortez la tête de votre lit, un courant d'air glacial, venant je ne sais d'où, vous l'y fait rentrer bien vite. Le marchand de peaux de lapins a poussé son cri habituel dans la rue, avec un plaisir particulier, et juste au moment où le brouillard était le plus épais, des chanteurs de Noël ont entonné :

« Chrétiens ! Éveillez-vous ! Salut, heureux matin ! »

Quel pays ! Quand il faut vivre trois cent soixante-quatre jours sous un parapluie comme un champignon.

Ailleurs, elle dit encore :

Et ces gens en Angleterre ! Quand on est loin, on y pense comme à des vêtements perdus dans un placard.

Et ailleurs encore :

Je déteste l'Angleterre. Je n'y peux rien, avec valleuses ou sans valleuses, il y a ce détroit qui est là comme une grande épée glaciale entre vous et votre amour : l'Aventure. Et par aventure, j'entends la merveilleuse certitude qu'on pourra se pencher, ce soir à n'importe quelle fenêtre ou se promener sous n'importe quel arbre fleuri. Des sons étrangers résonnent à cette fenêtre. La bouteille de vin a une forme nouvelle — une lune toute neuve brille au dehors... Non, ne vous fixez pas. N'avez pas une demeure confortable de dame raffinée. Prendre des bains chauds dans sa salle de bains, c'est bien agréable — mais cela coûte trop cher. Je préfère me baigner dans un pot de fleurs et suivre ma fantaisie.

Toute sa vie sera fantaisiste, anormale. Katherine Mansfield-Beauchamp était née en Nouvelle-Zélande, d'une bonne famille de la bourgeoisie à l'aise, où c'était de règle d'envoyer les jeunes filles étudier un an ou deux à Londres. C'est ainsi qu'avec ses sœurs, elle avait quitté une première fois sa patrie. Et cette Angleterre qu'elle devait finir par détester, elle l'aime tellement alors, que de retour en Nouvelle-Zélande, la vie étroite de sa petite ville l'exaspère. Elle y revient à l'âge difficile de l'adolescence, où l'expérience des autres ne compte pas, où la révolte est aisée, où le prosaïsme, l'étroitesse d'esprit des gens plus vieux, indignent. Elle a cet âge sans indulgence qui condamne et critique. L'ordre, la décence, les idées toutes faites, les manies de son petit pays l'énervent. Cette vie sociale étriquée et creuse qu'elle doit partager l'irrite. Sa seule consolation est alors la musique. Elle était violoncelliste. Elle s'amourache alors d'un jeune musicien, qui ne l'aime pas vraiment. Plus tard, elle quittera la Nouvelle-Zélande pour voler de ses propres ailes, retrouvera ce jeune homme à Londres, et après une courte et désastreuse aventure, il l'abandonnera.

Après cette étape, elle passe de la musique à la littérature. Et l'on sait très peu de choses d'une période irrégulière et triste de la vie de Katherine Mansfield. Plus tard, quand elle peut enfin épouser Middleton Murry, elle voudrait irrévocablement détruire tout vestige de ce passé. Elle n'en parle jamais elle-même. Elle s'est trompée, elle s'en repent. Et l'on a blâmé son mari qui déjà, depuis sa mort a permis qu'on soulève ce voile qu'elle a volontairement étendu sur ces mauvais jours. Il a publié, il y a trois ans, une vie de Katherine en collaboration avec Rita Mantz. Il publie en plus

sa propre autobiographie, qui contiendra dix ans de la vie de Katherine. Je n'en ai vu que le premier volume publié. Nous sommes affligés, en le terminant, de constater que Katherine a aimé un être bien inférieur comme intelligence, comme jugement, comme talent. J'aurais mieux aimé n'avoir point lu cette autobiographie et conserver l'image que nous laissent quelques-unes des lettres de Katherine, d'un ménage uni dans un même amour des lettres, et s'égayant à dissenter des choses de l'esprit, et avec justesse.

C'est à l'époque qui a précédé cette union, que Katherine Mansfield publia *In a german pension*, roman introuvable aujourd'hui, et qu'elle refusa de rééditer de son vivant. Voici à ce propos, ce qu'elle écrivit à Middleton :

Je ne veux à aucun prix laisser réimprimer *German Pension*. Cela manque beaucoup trop de maturité, et même à présent, je le renierais. Je veux dire que j'en suis maintenant très éloignée. J'aurais honte d'imposer au public un livre de cette sorte. Ce n'est pas assez bon. Je ne veux pas envisager une minute l'idée de rééditer la *Pension*. C'est par trop juvénile ; et en outre, ce livre ne dit pas ce que je veux dire ; il est mensonger. Oh ! non, jamais.

Je n'ai trouvé le livre nulle part. Doit-on en conclure qu'il n'a pas été réédité ?

La plupart des lettres de Katherine Mansfield datent du commencement de sa maladie. Elle fait une pleurésie. Les médecins lui ordonnent alors le midi de la France. Elle déteste tellement l'Angleterre qu'elle peut écrire ce qui suit :

Dès que je vais être à peu près remise, les médecins vont m'expédier dans le midi de la France. J'espère partir en janvier.

Cela doit vous paraître un beau programme. A moi aussi. Quand j'ai entendu le médecin dire : « Vous devriez aller dans un endroit comme Ténériffe ou Madère, mais puisque cela vous est impossible, l'Espagne ou le midi de la France sont parfaits », je n'aurais troqué mon poumon contre aucun autre. Si je reste en Angleterre, il dit que je peux devenir poitrinaire. Alors je m'en vais. Pourtant je ne puis vraiment y croire ; je ne le croirai que lorsque je verrai une maison rose avec deux cèdres devant. C'est trop de chance.

Son mari édite l'une après l'autre plusieurs revues qui ne vivent pas très longtemps, jusqu'en 1919 où il devient rédacteur en chef d'une vieille revue londonnienne l'*Athénée*. Katherine publie là plusieurs de ses nouvelles. Puis, elle fait pour gagner un peu plus, des recensions de livres qui l'aga-

cent. Car ses jugements littéraires sont impeccables ; elle a l'œil perçant pour découvrir ce qui est réellement bon. Et comme très peu de choses sont réellement supérieures, elle souffre du temps perdu à lire des livres qui passeront, qui ne compteront pas.

Et elle écrit à Middleton Murry toujours à Londres :

Pour parler d'autre chose, qui s'y rattache néanmoins, c'est une terrible tentation, devant tous ces romans, de crier : « Malheur, Malheur. » Si je n'avais pas à faire la critique des romans, je n'en lirais jamais. Tous ces écrivains (presque tous) semblent n'avoir aucune idée de ce que signifie la continuité. C'est difficile à expliquer. Prenez le vieux Tartare qui sert Levine dans *Anna Karénine*. Eh bien, Tolstoï n'a qu'à l'indiquer et il donne une note, et cette note à son importance, elle persiste, elle tient sa partie dans le livre. Mais tous ces autres, ils présentent leurs servantes, leurs tantes, leurs excentriques, etc., et dès qu'ils ont fini, ces personnages s'évanouissent, disparaissent dans un trou... Ce qui ressort de là, c'est que ou bien l'auteur peut faire vivre ses personnages et les garder en vie, ou bien il ne peut pas...

Catherine Mansfield exprime ici une idée d'une justesse indéniable. Quand, le livre fermé, les personnages que vous venez de connaître disparaissent dans un trou, s'évanouissent, cela veut dire que le livre, comme vérité humaine, ne vaut rien. Il n'a atteint en vous aucune profondeur. Il est raté.

Katherine Mansfield a encore raison, quand, dans une autre lettre, elle déclare :

Je suis certaine qu'on ne doit pas séparer l'art de la vie. Aucun artiste ne peut se permettre de laisser la vie de côté. Si nous voulons travailler, nous devons aller tout droit à la vie pour y chercher notre nourriture. Il n'y a pas de substitut. Mais je deviens violente sur ce sujet. Il faut l'abandonner.

Et permettez-moi de citer la fin de cette lettre si amusante et si caractéristique :

Je suis clouée au lit par mon vieux médecin, qui m'ordonne d'y rester encore une semaine, au moins. Plaignez la pauvre petite Katherine. Je déteste le lit. Au Paradis, je n'irai jamais me coucher et ne mangerai jamais rien sur un plateau. Si un chérubin ou un séraphin vole vers moi avec de la gelée et des rôties, je me précipiterai dans l'enfer comme une châtaigne pour y être grillée.

Cet enjouement, la jeunesse de cœur marquent ainsi chaque ligne des lettres de Katherine Mansfield. Et ce que tant

d'auteurs ne possèdent pas assez à son gré, la vérité humaine, elle en déborde. Chaque lettre est un tableau vivant. Vous voyez le cadre où elle est écrite, la couleur du temps, et je défie ceux qui aiment les clairs de lune dans la réalité, mais non dans les livres, de ne pas apprécier les descriptions de Katherine Mansfield. Elles sont si réelles, si vraies, qu'elles mettent l'eau à la bouche.

Je prends au hasard un exemple :

Je voudrais que vous pussiez voir, aujourd'hui, le vent jouer sur la mer bleu foncé et deux grands voiliers qui viennent d'arriver et se balancent comme le faisait notre barque blanche quand vous étiez ici. La mer est ce que j'appelle très forte ce matin, et les nuages ressemblent à des cygnes. C'est un beau matin ; l'air a un goût de fruit. Hier j'ai longuement erré à travers bois, de l'autre côté du chemin de fer. Il n'y a pas de route par là, rien que des sentiers et d'anciennes sentes de mulets. Certains endroits sont tout à fait sauvages et broussailleux ; puis, soudain, dans un lieu féérique et inattendu, on découvre une petite clairière où la terre cultivée forme de minuscules terrasses rouges, abritées par des oliviers, chargés de petits fruits noirs. Là croissent des jonquilles, des narcisses, des pois et d'abondants buissons de roses. Tout à côté une minuscule villa, avec sa façade peinte, et un puits ou une source au bas du jardin. Ce sont des lieux de rêve. Par moment, j'entendais un bruissement dans les fourrés et une très vieille femme, la tête couverte d'un fichu noir, s'avancait à travers les bois touffus en portant sur ses épaules une gerbe de bruyère rose : « Bonjour, ma petite dame, » marmottait-elle en saluant et en me montrant le chemin d'un doigt décharné. Je me suis enfin trouvée au sommet d'une colline, au pied de laquelle s'étendait une immense vallée entourée de montagnes très élevées ; le temps était si clair qu'on distinguait chaque sapin, chaque sentier en zigzags. Le tronc noir des oliviers semblait doux et couvert de suie parmi les feuillages argentés. . . Tout était nettement visible à des lieues à la ronde. On apercevait au loin une petite ville posée sur un tertre, toute pareille à la cité lointaine d'une gravure de Dürer, et de place en place, deux cyprès ; en regardant bien, on découvrait alors une maisonnette, car deux cyprès plantés côte à côte portent bonheur.

Cette simple lettre écrite au fil de la plume, ne suspend-elle pas en vous plusieurs petits tableaux très exacts et très nets, que vous avez du plaisir à contempler, qui vous représentent ?

Voici, un autre passage de lettre sur une petite servante française qui la soigne à Bandol :

Juliette est comme une giroflée double, touffue, vigoureuse, infiniment charmante et gaie. Hier, elle m'a aidée à me laver les

cheveux. Tous les services qu'elle rend, elle en fait une espèce de fête. Cela a été une vraie partie de rire de mettre chauffer deux grands pots d'eau, de les transporter en chancelant, de chauffer les serviettes et de les tenir au chaud entre des journaux pliés ; en vérité, le succès de l'opération lui est dû. Voir des cheveux secs la réjouit, et elle courait dans le corridor en chantant. Elle chante presque toujours pendant qu'elle travaille. Elle a une amie Madeleine, qui attache le linge sur les cordes entre les mimosas. Quand Juliette fait la chambre, Madeleine crie du jardin : « Juliette ! » Et Juliette vole à la fenêtre. « Ah-hé, c'est toi, ma belle. »

Quelle différence de l'avoir près de soi au lieu d'une pauvre créature morne ou de mauvaise humeur. Mais on ne pourrait pas la transplanter. Elle se lève et se couche avec le soleil, j'en suis sûre.

Elle perd cette charmante petite bonne, et voilà comment elle annonce la chose à son mari :

Maintenant j'attends le courrier. Hélas ! ce ne seront pas les mêmes pas vifs et légers qui me l'apporteront, car Juliette est partie. Elle est venue dans ma chambre hier soir, vêtue d'une affreuse robe noire et sans son tablier. J'ai vu tout de suite qu'elle avait des bottines et qu'elle s'était mis une épaisse couche de poudre sur les joues. Elle s'est appuyée contre une chaise, en regardant par terre, puis s'est écriée tout à coup, en faisant un grand geste : « Alors, je pars, pour toujours... J'ai reçu de mauvaises nouvelles... une dépêche... » « Mère gravement malade. Viens de suite. » Alors, voilà, y a rien à faire. Elle se figure qu'elle ne reviendra plus jamais ici ; elle est dans l'état de désespoir qu'on peut imaginer, et elle pleure en me disant adieu. « Qui vous donnera des fleurs maintenant, Madame, vous qui les aimez tant ? C'était mon grand plaisir, mon grand plaisir ! »

Avant son départ, je l'ai revue dans le couloir ; elle portait un chapeau hideux, et elle serrait contre elle son parapluie et un panier sérieux, tout comme si l'on eût crié : « Aux canots de sauvetage ! » Je ne devrais pas tant parler d'elle, car, en somme, elle ne peut guère vous intéresser. Pour moi, elle signifie plus que je ne saurais dire. Je l'aimais vraiment, elle et ses chansons, ses manières, sa façon de s'agenouiller devant le feu et de gronder le bois vert, ses entrées brusques dans ma chambre avec de gros bouquets, et sa façon de me dire bonjour le matin, comme si elle eût adoré cette journée ; et puis aussi parce qu'elle reconnaissait vos lettres parmi les autres. « Ce n'est pas la lettre, malheur ! » Adieu, Juliette, charmante giroflée double en fleurs. Je ne vous oublierai jamais. Vous étiez un être réel, vous aviez des racines.

Il faut lire toutes les lettres de Katherine. Le soleil les dore, même si elles sont tristes. Quelques-unes sur la Suisse dressent d'immenses et lumineuses fresques. D'autres évo-

quent l'automne. Toutes sont intéressantes. Elle connaît beaucoup d'auteurs anglais maintenant célèbres, et elle leur écrit, ou elle en parle, et aujourd'hui, le temps corrobore son témoignage.

A part ces lettres et son journal, Katherine Mansfield a laissé quelques volumes de nouvelles : *Bliss*, *The dove's nest*, *The garden party*, qui constituent une œuvre bien spéciale, que tous n'aimeront pas, mais qui réservent des délices à ceux qui en saisiront la délicate vérité, la parfaite reproduction de sentiments, qui semblent parfois puérils, et qui sont primordiaux, qui sont de la vie. Son art surprend au premier abord par sa fulgurante simplicité. Que de détails, de nuances, qui paraîtront à l'esprit superficiel sans importance et sans signification ! Cependant, tout s'appuie chez elle sur une psychologie aiguë, une observation pénétrante. On touche les pays qu'elle décrit, le soleil vous brûle la peau ; son imagination vous entraîne, se révèle parente proche de votre propre imagination. Elle a le don de capter les choses qui surgissent dans l'esprit pour un mot entendu, un fait constaté, une soudaine frayeur, et toutes les idées, les images qui se filment sans cesse dans une tête vivante.

On sent toujours que Katherine n'invente à peu près rien de ce qu'elle raconte, que la réalité toujours lui fournit ses matériaux. Et elle vous fait découvrir combien la vie est riche et belle, malgré tout.

Cet amour de la vie, et son amour des âmes simples, humbles, sa passion pour la lecture, l'écriture, son esprit ailé, volontiers enfantin et charmant avec naturel, tout cela forme la grâce souveraine et rare de Katherine Mansfield. Sa vocation littéraire si forte ajoute pour moi un attrait, jette entre nous un lien de sympathie plus profonde. Peut-être ce lien s'enroulera-t-il aussi autour de vous si vous la lisez. Elle est si vivante, si réelle, quand vous achevez la lecture de ses lettres ! Rien ne pourrait mieux la peindre. Vous la voyez aller et venir, et travaillant, lisant, échangeant avec son mari des opinions littéraires, quand, enfin, ils vivent quelques mois ensemble en Suisse, dans un petit chalet haut-perché, où ils font de la confiture tout en discutant Swinburne ou Beaudelaire ou Hardy ; vous les voyez jeunes, rieurs, faisant des projets ; projets littéraires, projets de voyages, de jardinages, et construisant des châteaux en Espagne.

Et, subitement, tout cesse. Katherine a une hémorragie et elle meurt, à Fontainebleau, où elle s'était réfugiée depuis quelques mois. Et vous éprouvez un grand regret. Pauvre petite Katherine qui voulait écrire tant de livres, adorait la vie, mais n'avait pas la Foi, ne croyait pas en Dieu et cherchait et se disait qu'il fallait tout de même une autre vie...

Parfois, elle chargeait une amie d'allumer un lampion pour elle dans une église catholique. Souhaitons qu'au tout dernier moment la faible lueur l'ait éclairée suffisamment pour que, dans le mystère de son âme, se soit produit enfin l'acte de foi essentiel.

Michelle LE NORMAND.
